

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Continuous pagination. |

LE BOURRU,

JOURNAL A L'USAGE DES GENS DE BELLE HUMEUR.

VARIÉTÉS.

BESSY BELL ET MARY GRAY.

EPISODE DE LA PESTE DE 1666.

Bessy Bell était fille du laird de Kinniard, et Mary Gray, du laird de Lynedoch. Toutes deux d'une rare beauté, se chérissaient depuis l'enfance, et leur affection s'était tellement accrue avec l'âge, qu'elles ne pouvaient vivre l'une sans l'autre. La mort leur ayant enlevé leurs parents, les jeunes orphelines, décidées à ne jamais se quitter, s'étaient bâti un joli cottage aux environs de Lynedoch-house, dans le Perthshire, où retirées et solitaires, elles coulaient des jours tranquilles. Burnbraes était leur Eden.

Mais voilà qu'une tristesse inhabituée se répand sur leurs traits. Elles ne se parlent plus avec le même empressement, ni avec le même abandon. Les deux amies ont l'air d'avoir un secret douloureux qu'elles n'osent se confier. C'est toujours la même tendresse : ce n'est plus la même confiance !

D'où venait donc ce changement ? Un jour, franchissant un fossé, le cheval d'un jeune chasseur s'abat du côté de Burnbraes. John Douglas, blessé, se relève, il ne peut marcher qu'avec peine ; égaré de sa route, il aperçoit un cottage et y demande un asile. Bessy Bell et Mary Gray l'accueillent avec un égale intérêt.

Douglas était aimable et beau....

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis cet événement. Le jeune chasseur ne se présentait point à Burnbraes, mais les deux amies l'avaient revu tantôt ici et tantôt là, à la campagne ou à la ville. Bessy Bell et Mary Gray ne vivaient plus aussi recluses qu'autrefois ; elles acceptaient avec empressement, dans le voisinage, certaines parties de campagne. Elles n'en étaient pas plus gaies, il est vrai ; mais la dissipation leur était devenue tout à coup un besoin. Le temps change les caractères, disaient-elles. Le temps n'était pas le mot propre ; il eût fallu dire : l'amour.

La peste de 1666 éclate sur l'Ecosse. Le Perthshire est ravagé par la contagion. Adieu les plaisirs et les fêtes ; on n'entend parler que de maladies et de décès. Chacun s'isole et suit ses semblables. Consternation générale.

Les orphelines de Burnbraes, protégées par la Providence n'ont point encore été frappées par le fléau. Néanmoins une sou-

ffrance poignante est la continuelle expression de leur physionomie ; elles s'embrassaient parfois en pleurant.

—Je voudrais mourir, disait l'une.

—Et moi aussi, répondait l'autre.

—Ah ! Mary ! reprenait la première, nous ne nous aimons plus comme autrefois.

—Crois-tu ? répliquait la seconde.

Et leurs larmes se remettaient à couler avec une nouvelle abondance ; et elles ne demandaient pas pourquoi.

—Mary ! dit un matin Bessy Bell à sa compagne, je souffre horriblement ; je veux me retirer plusieurs jours à Kinniard, dans le *Carse de Gaurie* ; j'ai peur que la contagion ait soufflé sur moi, et je ne veux pas qu'elle t'atteigne.

—Je comprends, tu voudrais partir, et tu me défends de t'accompagner. Mais si tu venais à mourir, est-ce que je pourrais te survivre ?

—Je me le demandais, Mary.

—Et qu'est-ce que tu t'es répondu ?

—Je ne sais... je n'ai plus d'idées.

—Écoute, Bessy reprend Mary d'une voix plaintive, il s'est passé, depuis quel-que temps, je ne sais quel désordre dans nos esprits, qui a troublé la paix de nos cœurs. La peste en serait-elle la cause ?

—Non, répondit Bessy Bell en passant la main sur son front avec une sorte d'égarement ; non, l'épidémie n'est pour rien dans le dérangement de notre être. Il doit y avoir autre chose.

—Je suis du même avis, Bessy. Mais celle autre chose, qu'est-ce que c'est ?

—Là est la grande question. N'y aurais-tu jamais réfléchi ?

—Si fait. Mais aussi, comme toi, je ne sais, je n'ai plus d'idées.

—Mary ! reprend Bessy Bell d'un ton grave. Je me suis scrupuleusement interrogée ; nous sommes toutes deux dans l'erreur ; notre amitié n'a subi aucune altération ; nous nous aimons toujours de même ; seulement... je crois... il me semble....

—Achève !... que te semble-t-il ?

—Que la vie a plus d'un mobile ; que plusieurs sentiments... ou intérêts... peuvent s'allier sans se nuire ;... que le tout est de savoir les comprendre... et les diriger ; qu'en s'expliquant... on peut s'entendre ; et qu'enfin... n'est-ce pas, Mary ?

—Oui, c'est possible, Bessy Bell ; mais franchement, ce n'est pas clair.

—J'y réfléchirai davantage ; et c'est pour cela que je m'en vais. Adieu ! chère Mary, j'ai un plan. Je reviendrai te le

soumettre. Oh ! si je ne meurs pas, d'ici là, avec quelle joie nous nous retrouverons ! et pour nous aimer plus que jamais.

—C'est un bien beau plan, Bessy. Mais je ne sais pourquoi, j'en ai peur.

—Tu as tort, Mary ! tu verras. Mais avant de quitter Burnbraes, j'ai une grâce à te demander. Promets-moi que, quelque chose qui advienne, il n'y aura jamais aucun refroidissement dans notre amitié.

—Je te le jure. Et toi ?

—Moi de même.

Bessy Bell part le lendemain. Mary l'a vue s'éloigner avec un affreux serrement de cœur ; puis seule au fond de sa chambre, et tout à la secrète pensée qui depuis longtemps la dévore :

“ Hélas ! murmure-t-elle tout bas, il est peut-être mort maintenant.”

John Douglas avait été frappé par le fléau ! et les deux amies le savaient. D'après la fatale nouvelle arrivée à Burnbraes, Douglas, réfugié à Perth, était à son heure suprême.

“ Oh ! sans mon dévouement à Bessy Bell, continuait la pauvre Mary, je me serais rendue déjà où il est : j'aurais été le secourir. La seule chose qui m'a arrêtée, c'est que pouvant rapporter la peste avec moi, j'aurais tué ma pauvre compagne ; celle que je préfère à tout... excepté peut-être à Douglas, et encore sais-je s'il l'emporte !”

La naïve jeune fille, en prononçant ces mots, jetant sur ses épaules un plaid écos-sais, s'enveloppait la tête d'un voile, et sortait à pas pressés de sa demeure. Soudain, s'arrêtant sur la route :

Où vais-je ? se demanda-t-elle.”

Et, reprenant sa marche, elle ajoute :

“ Je vais voir s'il existe encore.”

(La fin au prochain numéro.)

LE CHEMIN DE FER DU NORD

Le Conseil de Ville a, vendredi dernier, adopté un Règlement basé sur la proposition apportée d'Angleterre par M. L. H. Langevin notre maire. Dans quelques jours les citoyens de Québec vont être appelés à donner leur approbation ou leur désapprobation à ce règlement, dont dépend peut-être la prospérité de Québec. Nous n'avons aucun doute sur le résultat de cette assemblée ; les Québécois accueilleront avec enthousiasme les propositions qui vont leur être proposées, et qu'ils accepteront de bon cœur les

quelques sacrifices qu'on exigera d'eux. C'est aujourd'hui une question de vie ou de mort pour nous. Tout le monde doit comprendre que la construction des navires, la seule industrie, que nous ayons eue jusqu'ici à Québec, ne suffit plus pour nourrir nos nombreuses populations ouvrières. De là la nécessité absolue d'avoir recours à d'autres industries. Eh bien le chemin de fer du nord nous présente d'immenses avantages, non-seulement il donnera du travail pendant quelques années, à nos ouvriers qui souffrent depuis si longtemps, mais il donnera de l'extension au commerce et augmentera les propriétés. Aujourd'hui tous nos journaux patronisant cette œuvre nationale, il n'y a pas jusqu'au *Canadien* qui n'ait, lui aussi, soufflé son mot d'encouragement, lui qui, il y trois ou quatre ans lui faisait une si chaleureuse opposition. Avouons que dans ce temps là le doyen des journaux français de cette ville n'avait pas l'honneur d'être rédigé par M. J. G. Barthe, le Washington du Canada, si l'on en croit Henri de Carondelet, que personne n'a pu encore dénicher. Quoiqu'il en soit, il n'y a aujourd'hui qu'une voix pour proclamer l'urgence d'une œuvre à la réalisation de laquelle nous travaillons depuis tant d'années. A nous de ne pas laisser échapper cette occasion qui sera peut-être la dernière.

NOUVELLES D'EUROPE.

Le *North American*, est arrivé samedi soir dernier avec des nouvelles d'Europe allant jusqu'au 3 courant.

Tout l'intérêt se reporte sur l'Angleterre dont la presse s'occupe exclusivement du traité conclu à Villafranca. Les journaux anglais sont jaloux de la position actuelle de la France, et s'indignent de ce que la paix ait été conclue sans que l'Angleterre ait été consultée. Il regrettent le temps passé où rien ne se faisait sur le continent sans être préalablement soumis à l'approbation de l'Angleterre, qui aujourd'hui, se trouve releguée au second rang. Le *Times* surtout pousse à la haïne contre la France et l'Empereur à qui il suppose des intentions hostiles. Le *Tablet* croit que l'Empereur Napoléon prépare une guerre contre l'Angleterre et voici comment il s'exprime :

« Il n'est pas facile de prévoir tout ce que l'avenir peut contenir, mais il serait bien difficile d'affirmer que l'Empereur des Français, ne prépare pas une guerre contre l'Angleterre. Ce sera l'acte le plus populaire de sa vie. Il aura près de lui tous les Français, avec les sympathies avouées de toutes les nations du monde. S'il veut faire une campagne sur le sol Anglais, il n'aura à craindre ni sociétés secrètes, ni insurrections à l'intérieur, il sera salué comme le vengeur des nations, et comme le fouet d'une race qui est impopulaire partout où elle est connue. Nous avons le grand honneur d'écrire contre nous-mêmes en indiquant ainsi quels sont les vœux de tout le

monde. Les diplomates anglais n'ont cessé, depuis le bill de la Réforme, de prêcher la révolution par toute l'Europe, de critiquer les gouvernements établis et de fomenter l'esprit de sédition. Nos ambassadeurs et ministres ont correspondu avec tous ceux qui se révoltaient contre les pouvoirs légitimes et les ont encouragés, et quand ils ne réussissaient pas, ils les trahissaient lâchement. C'est pourquoi nous n'avons pas d'amis au dehors, ni parmi les méchants. Personne ne sait cela mieux que l'empereur des Français. En replaçant les whigs au pouvoir, nous avons montré à l'Autriche qu'elle ne pouvait pas espérer d'obtenir justice de nous, et il est bien certain que nous aurons à lui rendre compte de cette trahison. »

Voilà un portrait de l'Angleterre qui n'est pas par trop flatté, bien qu'il soit dessiné par un anglais. Ce sont de ces aveux que la vérité arrache de temps en temps aux cœurs honnêtes. Le jour des châtiments va peut-être bientôt sonner pour l'Angleterre. Il faut tôt ou tard qu'elle paie ses méfaits passés. Et ses alarmes actuelles prouvent qu'elle est coupable et que sa politique astucieuse qui a fait tant de tort sur le continent Européen, doit attirer sur elle une vengeance éclatante. Il serait bien juste qu'après avoir si longtemps soufflé la révolution dans tous les pays, pendant qu'elle opprimait ses sujets indiens et qu'elle étouffait l'Irlande, toutes les puissances de l'Europe se tournassent contre elle et la forçassent au moins de jouer un rôle plus honnête.

Napoléon ne manquerait peut-être pas de motifs pour faire la guerre à l'ancienne ennemie de sa famille. Il circule certaines rumeurs que l'Angleterre ne serait pas tout à fait sans tache, relativement aux derniers événements qui viennent de se dérouler en Italie. Ces rumeurs ont néanmoins besoin d'être confirmées; mais quoiqu'il en soit Napoléon III qui depuis qu'il gouverne la France a déjà réussi à humilier la fière albion, comme il vient de l'humilier encore, saura choisir son temps et lui faire payer cher ses trahisons et sa duplicité.

Si l'on en croit le correspondant parisien, du *Post* de Londres, l'idée d'un congrès est tout à fait abandonnée, et la France, l'Autriche et la Sardaigne régleront entre elles les affaires d'Italie.

La France a consenti, dit-on, pour calmer les esprits en Angleterre, à mettre ses armements sur le pied de paix. Espérons pourtant que la paix sera durable.

UN GRAND SPECTACLE.

Jeudi dernier les Plaines d'Abraham étaient couvertes de tentes, devant lesquelles brillaient des fusils en faisceaux. Plus de 1,500 militaires, officiers et soldats se croisaient en tous sens, à travers la triple rangée de tentes et présentaient l'aspect réel d'un camp en temps de guerre et aucun

endroit n'est plus propre à cet objet que les Plaines d'Abraham, où s'est livrée deux grandes batailles qui illustrent une des plus belles pages de notre histoire. Cette fois c'était un simulacre de bataille qui allait avoir lieu et néanmoins la plus grande ardeur régnait dans le camp improvisé, comme s'il se fut agi d'une affaire toute sérieuse. Nous nous trompons, plusieurs témoins nous ont affirmé qu'ils ont été saisis d'étonnement à la vue de l'ardeur que déployaient les soldats anglais, eux qui d'ordinaire sont d'une immobilité, d'un sang froid proverbial, qui leur a été si avantageux en quelques circonstances. Le tableau était en hauteur, aussi la foule était immense et formait un rempart infranchissable autour du camp. Jamais il n'avait été donné de voir un plus beau spectacle. Soudain un coup de canon se fait entendre, c'est le signal qui annonce que la bataille va commencer. Aussitôt il se fait un grand bruit dans le camp, une confusion impossible à décrire, les soldats courent à leurs armes, les officiers donnent leurs ordres de tous côtés, les officiers de l'état major se massent autour du général, en un clin d'œil tout est rentré dans l'ordre et on est étonné que les nombreux faisceaux d'armes soient disparus et chacun soit à son poste.

L'armée se met en marche, elle s'avance gravement, et un détachement prend les devants pour aller s'emparer de deux tours défendues par environ 500 hommes. Les assaillants étaient au nombre d'environ 1000 hommes. Déjà le détachement est aux prises avec l'ennemi et le gros de l'armée arrive à sa rescousse. Le canon gronde, la fusillade retentit comme dans un combat réel. La défense des tours fut héroïque, mais les assiégés durent céder au nombre; et après 2 heures de combat les deux tours furent emportées, à la baïonnette et les assiégés opérèrent une brillante retraite. Tous les spectateurs s'accordent à dire que les soldats ont montré beaucoup de savoir-faire.

En ce moment la chaleur était devenue insupportable, et il devenait plus que prudent de s'arrêter. Plusieurs soldats étaient tombés sans mouvement suffoqués par la chaleur. Alors vainqueurs et vaincus reprirent le chemin du camp où des rafraichissements leur étaient préparés. Si ces pauvres soldats avaient assisté à la bataille de Solferino, que seraient-ils devenus?



AVIS.

Nous prions nos abonnés de la campagne et de la ville de nous faire parvenir immédiatement les sommes qu'ils nous doivent. Un Collecteur passera chez les abonnés de Québec.

GARIBALDI.

Tous les journaux démocratiques et révolutionnaires ont, pendant la dernière guerre fait autant de blague qu'ils ont pu avec les prétendues victoires du Général Garibaldi. Il n'y a pas jusqu'à l'*Observateur*, cet organe précieux de la démocratie québécoise, qui ne se soit permis de publier avec accompagnement de faufares, les exploits du célèbre Général. C'était nous prouver une fois de plus que notre cher Confrère fait son lot de toutes les mauvaises causes. Les exploits du Général Garibaldi, en Italie, ont été à peu près nuls et nous ont fait l'effet d'un homme qui défonce une porte ouverte. Poursuivre de pauvres campagnards effrayés, prendre des villages qui ne se défendaient guères, voilà à quoi se réduisent ces exploits si pompeusement vantés. Que veulent-ils nous prouver, ces journaux démocratiques, en entassant ainsi mensonges sur mensonges? Sinon qu'ils ont parfaitement obéi au mot de Voltaire, leur père en démocratie, qui dit ait : "Mei tæz, mentez, il en restera toujours quelque chose."

LA BARONNIE DE BEAUPORT.

M. L. M. Darveau, Baron de Beauport, voulant récompenser le zèle M. Pierre comme poète et collaborateur de son journal et de M. Adolphe, comme rapporteur, va, dit-on, diviser la Baronnie de manière à ce que ses illustres amis soient dignement indemnifiés des sacrifices qu'ils ont faits pour la cause de la démocratie. On verra sur leurs blasons, un licou, un pain-d'épice et une mâchoire d'âne. Les Sieurs Pierre et Adolphe porteront le titre de baron et ce titre sera héréditaire dans leurs familles. Ils auront droit de haute, basse et moyenne justice sur leurs vassaux, qui sont de vrais sauvages et n'entendent pas toujours la raison. L'installation de ces Barons se fera prochainement, au clair de la lune. Les soldats de la garnison du Château-fort de Beauport armés de manches à balais, viendront processionnellement au-devant de leurs illustres seigneurs, et les conduiront dans la place au milieu de fanfares et de cris de joie. Ces seigneurs devront y faire un long séjour, car avant de revenir prendre leurs places à la rédaction de l'*Observateur*, l'un veut s'habituer à ne plus mâcher d'opium et l'autre attend patiemment que les dents lui repoussent.

Des malins disent qu'ils attendront longtemps, longtemps!

Le Bureau de l'Adjudant Général des Milices sera ouvert à Québec le 22 du courant.

Si Mons. Michel veut offrir ses services à Sa Très Gracieuse Majesté, il pourra le faire maintenant sans trop déranger. Car serait le bon temps, car on dit que la guerre est imminente entre la France et L'Angle-

terre. Nous ne savons pas, qui l'emportera mais nous pouvons dire avec le proverbe qui n'a jamais tort : "Au plus fort la poche.....te."

CHRONIQUE DE GUERRE.

—Les prisonniers autrichiens internés à Marseille ayant demandé à remplir leurs devoirs religieux, l'autorité militaire a donné pleine satisfaction à un au aussi légitime désir.

"Dimanche, 3 juillet,—nous lisons dans la *Gazette du Midi*,— par les soins de MM Chabrier, de Magallon et Carnave, de la Société de Saint Vincent de Paul, un autel a été déposé au milieu du camp. La grand'messe y a été célébrée à cinq heures; les prisonniers sont venus se ranger sur trois lignes autour de ce modeste autel, manifestant une piété exemplaire. Après la messe, une quarantaine de Polonais, Moraves et autres ont suivi les prêtres à la paroisse Saint-Jean-Baptiste, et là ils ont reçu la sainte communion. Avant de leur donner, l'abbé Sobociński leur a fait en leur langue un discours expressif, au point de faire couler les larmes de ces infortunés. Dimanche prochain, le service sera tout-à-fait organisé. Le clergé de Saint-Jean-Baptiste continue à leur prodiguer les soins les plus empressés avec le concours de deux autres prêtres, l'un allemand et l'autre italien."

*. La *Presse*, de Vienne, consacre les lignes suivantes à l'arrivée des prisonniers franco-sardes dans la capitale de l'Autriche.

"Hier, dans l'après midi, un nombreux détachement de prisonniers est arrivé ici; c'étaient pour la plupart des Piémontais, mais il y avait aussi des Français parmi eux. Toutes les fenêtres de la façade de l'aile gauche de la caserne François-Joseph étaient garnies de prisonniers, et une foule nombreuse stationnant dans la rue regardait les Franco-Sardes moitié avec la curiosité et moitié avec bonhomie. Les Français surtout excitaient un grand intérêt: il y avait là des soldats de la ligne et quelques chasseurs d'Afrique et zouaves.

"Comme les Viennois ne peuvent longtemps regarder une pareille scène sans qu'il leur vienne l'idée que ces gens peuvent bien avoir soif ou qu'ils fumeraient volontiers un cigare, et que les prisonniers devaient ces bonnes pensées avec promptitude remarquable, il s'établit bientôt un commerce très animé entre la foule dans la rue et les Franco-Sardes aux fenêtres, d'autant plus facilement que la garde était montée par les soldats d'un régiment de Viennois.

"Un des prisonniers avait descendu son sac de toile à l'aide d'une ficelle; dans un clin-d'œil, le sac, rempli de pain, d'argent, de cigares et de cent autres objets, remonta et redescendit immédiatement après; il fut suivi d'autres sacs descendant même du quatrième étage. Les prisonniers étaient

à cheval sur les bancs des fenêtres; des mouchoirs, des écharpes de toutes couleurs furent noués ensemble, et une trentaine de cordes à mille couleurs établirent un commerce fort gai et bruyant entre les prisonniers et les Viennois, qui donnaient tout ce qu'ils avaient de tabac et de cigares; même des bouteilles furent hissées par ces cordes et il y eut des acclamations sans fin chaque fois que la bière semblait délicieuse à un des Franco-Sardes et criait: *Vive les Viennois*.

"Ce n'est pas à Paris que vous buvez une pareille bière!" s'écria un gros Viennois au double menton, et il en fit venir encore. Vers cinq heures, il fut mis un terme à cet échange de bons précédés entre le public et les prisonniers. Les scènes qui se passaient à l'intérieur de la caserne n'étaient pas moins intéressantes. Dans les cours chaque zouave était entouré d'un groupe de soldats hongrois ou polonais qui le regardaient avec surprise, et il laissait tout faire avec lui. On s'attendait parfaitement bien à l'aide de gestes. D'abord la longue barbe fut touchée, ensuite la médaille de Crimée tournée et retournée; le fez passa de main en main, la veste fut examinée, et un Hongrois mit son pied à côté de celui d'un zouave, et de longues discussions furent entamées sur la légèreté de la chaussure française.

"Le zouave était obligé de tourner continuellement son pied de droite à gauche, le lever et faire un tas d'évolutions, et il le fit avec une bonhomie d'enfant. Enfin, il démontra à nos soldats les avantages de ses larges pantalons, leur commodité, la largeur des poches et une foule d'autres qualités. La plus grande fraternité régnait entre les soldats et les prisonniers. Les chasseurs d'Afrique et quelques zouaves se tenaient à l'écart dans une petite chambre de la cantine, sérieux et calmes, et buvait du vin rouge. Un d'eux nous demanda s'il y avait aussi du vin en Bohême, où ils vont être transportés."

*. Un sous-officier appartenant à un régiment du 2e corps de l'armée d'Italie écrit de San Ceziame, le 25 juin, au *Salut Public* de Lyon:

"J'ai été témoin, à l'ambulance, de deux épisodes qui vous feront juger du courage stoïque et du bon cœur du soldat français.

"Je causais avec un de mes amis blessé au bras, l'orsqu'on apporta un caporal sapeur du 45e dont la jambe avait été brisée au-dessus de genou.

"L'amputation était nécessaire. Tandis que le chirurgien faisait ses préparatifs, le sapeur fumait sa pipe avec calme.

"L'opération commença.—Le sapeur ne laissa échapper qu'un mot: "Dépêchez-vous."

"L'opération achevée, il reprit tranquillement sa pipe, l'en aspira avec volupté la fumée, et ne songeant déjà plus à lui, laissa

tomber un regard de pitié sur un officier autrichien qui allait subir également l'amputation. "Pauvre diable! murmura-t-il."

"Et il se mit à fredonner une chanson. J'allais quitter l'ambulance, lorsque je vis entrer un soldat du 72^e. Il se traînait péniblement, une main appuyée sur son fusil, une balle lui avait traversé la jambe. De l'autre main, il soutenait un Autrichien, auquel dans l'action il avait administré un magnifique coup de baïonnette à l'épaule; il l'avait relevé du champ de bataille et l'amena pour le soigner.

— Nous lisons dans un journal de Paris :

Voici la manière originale dont le *Te Deum* en l'honneur de la bataille de Solferino, a été annoncé dans un petit village des environs de Paris :

— Mes très chers frères, a dit M. le curé de M. . . . , en montant en chaire, je voudrais bien vous laisser partir, puisque l'office est terminé; mais je suis obligé de vous retenir encore quelques minutes. Nous avons à chanter le *Te Deum* d'obligation. Ayez un peu de patience; cela ne sera pas long.

Un autre curé, dans un village du Midi, s'est montré plus habile. Il a fait afficher le samedi, à la porte de l'église, que le lendemain, dimanche, on prierait pour les âmes du purgatoire, et à l'issue de la messe il s'est exprimé en ces termes :

— Mes chers amis, vous savez que la guerre envoie vers le Seigneur beaucoup d'âmes qui n'étaient peut-être pas suffisamment préparées au grand voyage. M. le ministre, préoccupé de cette grave question, nous exhorte à prier pour les Français retenus en purgatoire. Les Autrichiens, qui sont de bons catholiques sauront bien retirer les leurs; ne nous occupons donc que des nôtres, et prions pour leur salut.

— Nous lisons dans une correspondance d'Italie :

Pendant un moment d'arrêt, un chirurgien-major m'a fait remarquer un zouave et un grenadier autrichien, blessés tous deux, et qui sont devenus deux amis intimes. Leur histoire est à la fois touchante et plaisante.

C'était pendant une lutte à la baïonnette. Le zouave se battait contre l'Autrichien. D'un coup de crosse violent, il lui brisa la cuisse. L'Autrichien en tombant, casse le bras au zouave. Les voilà tombés l'un à côté de l'autre, et voilà leur furie éteinte.

Le zouave, qui baragouine un peu l'italien, dit à l'Autrichien :

— Tu es un brave, toi, et je ne veux pas te laisser crever là comme un chien. J'ai encore un bras; les jambes sont bonnes, je vais te porter à l'ambulance.

Et il fit comme il le dit. En arrivant il dit au chirurgien-major :

— Vous le voyez, major, nous sommes mauche à mauche; guérissez-nous vite que nous puissions jouer la belle.

FILOUTERIE.

Un jeune étudiant appartenant à une famille respectable de Québec, a été dernièrement prendre le frais à la Campagne. Il s'est introduit dans les meilleures familles de quelques paroisses qui ne sont pas très éloignées de Québec, et a profité de la bonne hospitalité qu'on lui a donnée pour leur escamoter quelques pièces sonnantes d'argent monnayé, ayant bon cours en cette province.

Nous rapportons ce fait afin que nos lecteurs setiennent en garde contre de pareils filous qui sous des dehors assez passables cachent une âme vile et qui ne regardent pas aux moyens lorsqu'il s'agit de se procurer quelques deniers.

Nous veillerons avec soin sur cet individu, qui n'est pas à sa première affaire, et nous le prévenons que le *Bourru* est de furieuse humeur.

PLAISANTERIE DÉPLACÉE.—Il y avait dernièrement à Weaverville, dans la Californie, un bal auquel s'étaient rendues grand nombre de femme avec leur pompons. Ces petits Californiens, excités sans doute par la musique, accompagnaient les dances de cris et de vagissements si discordants, qu'il fut résolu à l'unanimité, de les reléguer dans une salle voisine, à la garde de quelques jeunes gens de bonne volonté. Mais les gardiens ne furent pas plus tôt seuls, qu'ils commencèrent à changer les vêtements des enfants, et ils s'acquittèrent si bien de leurs nouvelles fonctions de nourrices, qu'à la fin du bal, lorsque les mères rentrèrent dans l'appartement pour reprendre leurs enfants, nulle d'elle ne s'aperçut, au milieu de la confusion inséparable de ce moment du départ, de ce cruel travestissement. Arrivées chez elles, les femmes, épuisées par une nuit de dance, couchèrent à la hâte les petits *étrangers*—c'est le cas ou jamais de donner aux nourrissons cette épithète anglaise. Mais qu'on s'imagine les scènes d'étonnement, de douleur et d'indignation, lorsqu'à son lever, chacune des mères découvrit dans ses bras un être qu'elle ne connaissait pas. Celle-ci avait allaité pendant la nuit un gros garçon joufflu, croyant offrir le sein à une fille mignonne; celle-là était la femme d'un brun et elle voyait dans son berceau un enfant aux cheveux rouges et frisés. En un mot, parmi les danseuses de la ville, il n'y en avait pas une seule contentée de son lot, quelque vilain que fût son propre enfant. Il y eut, ce jour-là, comme on peut bien le penser, de grands mouvements d'allées et de venues dans les rues de Weaverville et sur les chemins des environs. La plupart de ces mères demeuraient dans des maisons de campagne situées à une douzaine de milles de la ville, et il devait leur être difficile de tomber, précisément à une première visite, dans la maison où se trouvait leur enfant.

On s'interrogeait avec anxiété; les renseignements s'entrecroisaient; on s'offrait

des consolations réciproques et, pour brocher sur le tout, on maudissait de bon cœur les auteurs de la mystification. Parfois, deux enfants, de quelque mois seulement, se ressemblaient à tel point que les mères hésitaient dans leur choix.

Décide si tu peux et choisis si tu l'oses; mais elles ne l'osent point et l'on mandait les pères pour servir d'arbitres dans cette incertitude. Enfin, après quatre ou cinq jours de courses pénibles, d'échanges et de contre-échanges, chaque mère était rentrée en possession de son bien, ou le croyait du moins; mais il s'écoulera plus d'un jour avant que les mauvais plaisants qui se sont amusés à leurs dépens, puissent reparaitre dans ces défrichements sans risquer d'y avoir les yeux arrachés; car leurs victimes sont d'autant plus furieuses, que cette voix du sang, dont on a une si haute opinion; leur a fait cruellement défaut en cette circonstance.

ANECDOTES.

— Un jeune homme de nos amis qui a l'habitude de porter un chapeau sinon ridicule au moins très singulier fit rencontre, ces jours derniers, d'un individu grotesquement laid, qui s'arrêta devant lui pour rire au nez de son couvre-chef.

— Eh! mon Dieu! lui dit notre ami, vous avez tort de vous moquer, car pour deux dollars je puis changer de chapeau, tandis que vous ne trouveriez pas à changer de figure pour tout l'or de la Californie.

— Dernièrement une sentinelle de garde à une des portes du palais des Tuileries, avait reçu l'ordre de ne laisser pénétrer personne. Un personnage tout chamarré d'or se présente, et le soldat fidèle à sa consigne lui refuse l'entrée.

— Mais je suis le Prince de Poix, dit le grand seigneur en insistant.

— Quand vous serez le Duc des Haricots, vous ne passerez pas, répondit la sentinelle.

— Dans une ambulance, deux zouaves étaient assis sur la paille. On venait de les amputer. Leur figure n'exprimait qu'une extrême admiration; de la douleur, pas un vestige. Ils étaient tout entiers à l'enthousiasme que leur inspirait la perfection et la rapidité avec lesquelles le chirurgien leur avait coupé la jambe.

— Comme il travaille vite! disait l'un.

— Et proprement! disait l'autre.

CONDITIONS.—Toutes lettres et correspondances, devront être adressées, franco.

On s'abonne en s'adressant à G. R. GRENIER, propriétaire, poste restante, Québec, boîte No. 266. Prix de l'abonnement \$1 par année ou 50 cents pour six mois.

G. R. GRENIER, PROPRIÉTAIRE ET IMPRIMEUR.